

La peur vécue par un enfant ou par un chien : une question de « territoire » ?



Dans les psychothérapies d'enfants, différents médiateurs sont utilisés : le dessin, les figurines dans le sable, le théâtre... mais aussi des animaux comme les chevaux, les dauphins ou encore les chiens. Il faut dire que, concernant ces derniers, les bienfaits des relations entre chiens et enfants sont mis en avant depuis une bonne trentaine d'années. Des activités mettant à contribution des chiens, sous l'appellation générale d'« activités assistées par l'animal », sont de plus en plus à la mode. Par ailleurs, le nombre d'animaux de compagnie dans les pays industrialisés est en constante augmentation. Du coup, les chiens sont tour à tour vantés pour les bienfaits qu'ils peuvent procurer aux enfants dans leur famille ou considérés responsables de certaines nuisances : notamment, agressions et grande quantité de déjections dans les villes. De façon synthétique, on peut donc dire que le chien est aujourd'hui loué pour les bienfaits dont il paraît porteur, tout autant que dénoncé pour les désagréments qu'il engendre. À tout le moins, ceci indique qu'humains et chiens partagent un monde. Il paraît donc légitime de s'interroger sur les façons dont ce partage de « territoire » se passe pour les uns et pour les autres.

© Fotolia - Boca

Louanges ou rejet pourraient être deux attitudes *trop distantes* vis-à-vis des chiens : d'un côté, nous voilà comme *pris par un idéal ou un fantasme du chien*, considéré comme un merveilleux compagnon, voire comme

un co-thérapeute aux effets difficilement explicables ; d'un autre côté, il s'agit d'une attitude de *dénonciation de divers maux* causés par les chiens, voire au-delà par les êtres humains propriétaires de ces bêtes. N'y aurait-il donc d'autre attitude que celles-là, celle qui célèbre ou celle qui dénigre ? Non pas. Mais il reste dès lors à se donner les moyens de réduire ou de suspendre ces deux attitudes courantes et de trouver une voie d'accès à d'autres phénomènes, peut-être moins immédiatement visibles, mais néanmoins porteurs de significations concernant les relations enfants-chiens, voire plus généralement les relations homme/animal.

Un phénomène m'a semblé pouvoir attirer l'attention par sa singularité, c'est celui de la peur : *la peur* intense des chiens *chez les enfants*, mais aussi la peur chronique *chez les chiens*, la peur qu'ils ont de certaines personnes, notamment d'enfants, d'objets singuliers, ou de milieux inhabituels. Depuis 2008, j'observe de façon méthodique ces vécus de peur en les ethnographiant, quoique je sois immergée dans les milieux canins depuis 2000 et travaille avec des enfants qui ont peur des chiens depuis 2003. Que voit-on, une fois que l'intérêt se porte vers cette modalité intentionnelle et émotionnelle particulière qu'est la peur, qui est un certain rapport à un Autre étranger, un rapport teinté de vigilance, d'accaparement, de colère, de panique, de refus, de rejet, d'impuissance, voire d'agressivité ? À tout le moins, me semble-t-il, la peur fait voir ce qu'on attend d'ordinaire de la part des enfants vis-à-vis des chiens qu'ils rencontrent dans leur mode de vie, comme ce qu'on attend de la part des chiens dans leurs interactions quotidiennes avec les personnes en société. En d'autres termes, je fais l'hypothèse que la peur expose des attentes sociales implicites concernant *l'organisation de l'espace commun* à l'homme et l'animal.

Certains enfants manifestent une peur vive et tenace des chiens. Ils ne doivent pas avoir été mordus pour que la peur envahisse leur vie quotidienne. Dans la majorité des cas recueillis à ce jour par mon ethnographie, un quart seulement des enfants phobiques ont vécu un traumatisme effectif et présentent un syndrome PTSD. Or, les autres enfants éprouvent une peur tout aussi importante, mais sans origine discernable. En promenade, l'ensemble de ces enfants demeurent en alerte et à l'affût du moindre signe qui annoncerait la venue d'un chien. Ils redoutent les propriétaires qui les poussent à venir caresser leur chien qui « est si gentil ». Le cauchemar de ces enfants, ce sont les chiens sans laisse dans les parcs ou les forêts, les chiens qui sautent avec leurs pattes avant pour « dire bonjour ». Plus concrètement encore, le brave labrador sans laisse, aux oreilles tombantes, pataud dans sa course joyeuse au milieu d'un parc, n'attendrit nullement les enfants. Ceux-ci restent obnubilés par le fait qu'il est lâché. Généralement, les enfants ont ainsi peur de *tous les chiens*, sans distinction de race. En tout cas, la question des races dites « intrinsèquement dangereuses » (comme les « staff » ou les « pitbulls ») ne semble pas primordiale pour eux ; elle paraît être davantage une question d'adultes, de discours médiatiques et politiques institués. L'entourage de ces enfants est à chaque fois surpris par *l'intensité* de l'émotion et de la panique ressentie face à des chiens « qui sont pourtant si gentils ». Aux yeux des proches, ces réactions ne paraissent pas proportionnelles au « danger réel » de la situation, et donc *peu adaptées* à elle. Enfin, la plupart du temps, les enfants sont devenus très ingénieux dans *l'art d'éviter les chiens* - un art aussi accaparant qu'handicapant dans les activités enfantines quotidiennes.

Ces enfants qui ont peur, fréquemment sollicités par un propriétaire pour approcher ou caresser un chien, se sentent en fait envahis, « empiétés » par celui-ci. Ils sont touchés dans leur « espace personnel », au sens qu'E. Goffman donne à ce terme, c'est-à-dire touchés dans cette « portion d'espace qui entoure un individu et où toute pénétration est ressentie (...) comme un empiètement qui provoque une manifestation de déplaisir et parfois un retrait ». Quoiqu'envahis, il est généralement demandé à ces enfants de « s'habituer » aux chiens. Il est vrai que la peur, dans nos sociétés actuelles, est une émotion malaimée : c'est une faiblesse, un manque de courage. Pourtant elle est aussi justifiée : d'aucuns soutiennent avec vigueur qu'il serait « inconscient »

de ne pas « se méfier » des chiens, et surtout des chiens dits « dangereux » ; il y aurait assez d'agressions et de morsures relatées dans la presse pour en témoigner ! Celui qui ne connaîtrait aucunement la peur des chiens pourrait passer, dans ce contexte, pour un « inconscient ». On le voit, il est donc des conditions culturelles et des représentations sociales qui soutiennent cette ambivalence inhérente à la peur des chiens. Corollairement, il apparaît que la peur des chiens s'apprend, s'inculque, et se transmet consciemment ou non. L'apprentissage culturel de la peur des chiens se décline, dans sa version raisonnable, en « méfiance » ou « prudence » vis-à-vis d'eux. Mais que l'émotion soit trop forte, qu'elle mobilise de façon trop visible, voilà qui est socialement moins bien accepté. Ce n'est en rien une révélation : notre culture moderne occidentale privilégie l'idée (l'illusion !) d'un contrôle mental sur le vécu de chacun. Nous sommes tous invités, d'une façon ou d'une autre, à contrôler et gérer nos émotions, et à nous maîtriser.

Provisoirement, je souligne ici un paradoxe inhérent à l'organisation des relations homme/animal. Quoique *l'animal domestique* (le chien) ne soit plus, par définition, *sauvage* (le loup), quoique le chien n'ait plus besoin de territoire de chasse mais vive dans nos salons, il reste que la *question du partage de l'espace* entre humains et chiens est vive et palpable, par exemple quand on s'intéresse à la peur des chiens chez les enfants.

Que livre à présent l'observation minutieuse de *la peur chez les chiens* ? Il est en effet des chiens qui reculent, évitent, contournent quelqu'un ou quelque chose, fuient quand c'est possible. On dit parfois de chiens qu'ils « *n'aiment pas les enfants* », s'ils grognent sur eux - comme s'il était honteux de devoir reconnaître que le chien en a peur. Si grogner ne suffit pas, ils peuvent agresser par peur, voire mordre. Si le chien a mordu, il arrive d'entendre que c'est l'enfant qui n'aurait pas dû approcher si près du panier, caresser le chien si vite, lui tendre ainsi la main, ou courir en sa présence. Assez curieusement, ce sera ainsi une forme de « naturalité » ancestrale du chien (son côté *animal* de compagnie) qui sera invoquée par le propriétaire du chien, pour faire admettre que des manifestations agressives du chien valent comme des « marqueurs d'espaces » propres au chien : son territoire, son panier, sa nourriture, etc.

D'autres chiens ont peur de certains objets (voitures, motos, aspirateur, etc.) ou sont anxieux dans des milieux inhabituels. Du côté des chiens, la peur est, on le voit, rarement admise et assumée par les propriétaires. Différentes stratégies sont engagées qui visent à minimiser ou à neutraliser cette image du chien peureux, qui vont de l'euphémisation avec humour, au déni, en passant par le silence : le chien est parfois gentiment qualifié de « couillon » par son maître ; des personnes n'avouent pas des morsures qui se sont produites ; d'autres ne préviennent pas de situations à risque et se montrent peu précautionneux vis-à-vis des personnes qui en auraient peur. Il est d'ailleurs des chiens qui sont précisément mobilisés par certains *pour faire peur* à d'autres. Ainsi de ces groupes d'adolescents, parfois marginalisés, qui se retrouvent avec leur « staff » dans les parcs et « jouent » à faire peur aux passants, autant qu'à se faire peur à eux-mêmes, éprouvant par exemple la force de leur chien à tenir un bâton en gueule ou la détermination à courir vers une proie.

Il est possible de repérer des points communs entre les manifestations de peur chez les enfants et chez les chiens : l'adaptabilité aux situations courantes est *freinée* par la peur ; leur *capacité d'évitement* de ce qui leur fait peur est élaborée et systématique. Toutefois, la peur n'apparaît pas « disproportionnée » chez les chiens aussi facilement que chez les enfants, puisqu'il est admis qu'on ne peut pas « faire entendre raison » à un chien qui a peur d'un aspirateur ou d'une personne en chaise roulante...



En outre, si la peur chez les enfants relève de situations quotidiennes et banales, c'est-à-dire d'un régime d'interaction avec les chiens qui n'a rien d'« extra-ordinaire », il convient de noter cette particularité : le sujet phobique sur-interprète chaque « indice » émanant du corps de l'animal, produit un excès de significations, qu'il croit pourtant provenir de l'animal lui-même : ainsi, un enfant peut être paniqué à l'idée qu'un chien assis, langue pendante et en train de le regarder, veuille en réalité se jeter sur lui pour le mordre et le dévorer.

© Fotolia - Lilia Beck

En conséquence, la peur observée chez les enfants et chez les chiens pourrait produire quelque chose comme un « effet d'agrandissement » sur les façons dont humains et animaux peuvent « mal s'entendre ». Cette perspective me semble proche de celle exposée par V&C Servais, qui montrent que « le malentendu est la structure même de la communication » (2009). Autrement dit, la compréhension est un cas particulier du malentendu et non le contraire. La communication ne repose pas d'abord et essentiellement sur l'envoi et la réception d'un message susceptible, dans de bonnes conditions, d'être intégralement décodé et compris, mais suppose plutôt des manières irréductiblement différentes *d'organiser des relations* au monde. En outre, je fais l'hypothèse que la peur produit un « effet d'agrandissement » sur la question du *territoire* : la peur des chiens chez les enfants, ou la peur chez les chiens, donnerait à voir « en grand » la façon dont sont censées s'agencer d'ordinaire *les spatialités respectives des chiens et des enfants* : il semble ainsi admis et justifié que l'enfant phobique doive « prendre sur lui », « faire un effort », se contrôler et s'adapter à la présence des chiens, que ce soit en rue, dans les forêts, dans les maisons. À lui de modifier son « territoire ». Mais il semble en aller différemment pour le chien. Quelque chose est évoqué, qui s'apparente à un « droit » des chiens à protéger ou à défendre « leur place » (rendue visible par l'usage de panier pour chien ou de couverture), « leur espace personnel » (certains chiens ne se laissent pas approcher ou toucher), « leur territoire » (et le chien d'être considéré comme un « bon gardien »), voire leurs « effets personnels » : coussin, jeux, os... Ces derniers objets pourraient être considérés comme des « territoires de la possession », toujours au sens d'E. Goffman dans *Les relations en public*.

Ce dernier, pour rappel, a croisé les perspectives éthologiques et sociologiques afin d'observer et de décrire la manière dont s'agencent, dans la vie quotidienne, les *spatialités individuelles* (ce qu'il appelle « les territoires du moi »). Ces perspectives croisées paraissent tout à fait efficaces pour faire droit à *l'ambivalence des relations avec les chiens* : souvenons-nous en effet que les chiens ont été longtemps presque ignorés par l'éthologie du vingtième siècle, dont l'objet était d'étudier les espèces animales dans leur « milieu naturel ». Dans ce contexte, le chien, comme animal *domestique*, semblait trop « dénaturé » pour mériter une étude approfondie. Or - curieux renversement des choses - aujourd'hui, ce sont des arguments dits « éthologiques » qui sont utilisés pour justifier une certaine forme d'organisation sociale : ainsi le chien serait-il comme un « loup » dans la ville, fonctionnant encore « en meute », dont l'homme devrait être le « chef ». En d'autres mots, la *naturalité* du chien est actuellement convoquée pour *justifier de cadres sociaux d'interaction* - cadres que ne manquent pas d'interpeller le père d'une fille de 9 ans, dont je retranscris les propos :

« En fait, les gens choisissent le confort de leur chien plutôt que celui d'un enfant. Nous avons été invités chez des amis qui ont un chien, jeune, à peine depuis 6 mois. J'ai expliqué combien Élise a peur des chiens. Alors ils l'ont mis derrière une barrière. Mais ça dure une demi-heure, et après, comme le chien pleure, alors ils le lâchent. En fait, ils préfèrent le confort de leur chien à celui d'Élise... Pour elle, ça a été des heures de stress ! tout ça parce que le chien pleure... »

Pour conclure, je dirais que la peur intense des chiens *chez les enfants*, ainsi que la peur *chez les chiens*, est une clef d'entrée intéressante pour qui s'intéresse à des phénomènes souvent implicites de relations entre humains et chiens. La peur fait connaître des *attentes sociales* qui sont rarement exprimées en tant que telles, comme elle montre l'articulation problématique des notions de *nature* et de *société*. *In fine*, on pourrait dire que les phénomènes de peur dénotent des *problèmes de territoires et de frontières* entre l'homme et l'animal : des frontières à chaque fois *problématiques, malléables et diversement justifiées* en fonction des circonstances ; des territorialités humaines et canines qui se croisent et *se chevauchent* - ce qui est bien le nœud du problème dans la phobie.

Bénédicte de Villers
Février 2011



Bénédicte de Villers est docteure en philosophie et doctorante en anthropologie de la communication homme/animal à l'ULg (LASC). Ses principales recherches portent sur les interactions entre enfants et chiens et sur les "effets" de la présence canine auprès de personnes vulnérables.